

LETTERES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR,

Depuis MDCCCLII jusqu'à MDCCCLXII
inclusivement.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,
Chez G. OWEN, Fleet - Street; & T. CADELL,
dans le Strand. 1772.



PRÉFACE.

Peu importe au lecteur de ces Lettres, qui ait été le pere ou l'époux de celle qui les a écrites. Tout le monde sait, sans se soucier, que l'un étoit un gros boucher de Paris, nommé Poisson, & l'autre Mr. le Normand d'Etioles, fermier-général, qui perdit son épouse dans la Marquise de POMPADOUR; que sous ce nom elle tenoit le timon de l'Etat pendant plus de vingt ans, & qu'elle mourut d'ennui, finon de remords, âgée de 44 ans, en 1764.

Dans une de ces Lettres, Madame mentionne des Mémoires qui ne de-

®

P R E F A C E.

voient voir le jour que lorsqu'elle ne le verroit plus: mais, soit qu'elle n'ait pu lesachever, (& qui peutachever ses propres Mémoires?) soit qu'elle ne parlât que de ces Lettres, où elle se plaisoit tant, & où le public doit tant se plaire, ses meilleurs Mémoires feront toujours ses Lettres. On y voit les traits naïfs de son cœur & de son esprit, les ressorts mêmes de sa conduite publique & particulière; de sorte qu'elles ne laissent point à douter qui en soit l'auteur, & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de l'étendue permanente de son pouvoir. Au reste, l'éditeur a racheté ce recueil d'entre les mains de l'exécuteur du secrétaire de Madame,

lequel

P R E F A C E.

lequel vient de mourir en Hollande, sans oser violer le secret qu'il avoit apparemment juré à sa maîtresse.

Plusieurs personnes illustres aux-
quelles les Lettres sont adressées, sont
encore en état de produire leurs pro-
pres originaux; mais personne ne pou-
voit en recueillir toutes les copies,
excepté celui seul qui les avoit au-
thentiquées.

De tous les genres d'écrire, l'épi-
stolaire est le plus important comme
le plus naturel; & de tous les recueils
de Lettres dont les dames françaises
aient enrichi leur langue, il n'y a peut-
être pas un qui fasse éclater plus con-
stamment, que celui-ci, une morale
pure, un esprit brillant, les sentimens

P R E F A C E.

tendres & généreux , le style aisé & élégant.

Pour rendre ces Lettres d'une utilité plus étendue, le propriétaire les a lui-même traduites en Anglois, dans la vue non - seulement de complaire (s'il étoit possible) également aux deux nations, rivales en esprit comme dans le commerce , mais d'en augmenter l'amitié & l'estime mutuelle, en facilitant par les moyens les plus agréables & les plus efficaces la connoissance réciproque de leurs langues.

LE T-

LETTRÉS
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.

LETTRE I.

Au Duc de MIREPOIX.

Vo^s Lettres, Monsieur le Duc, me font toujours plaisir, comme vous savez ; j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choisies & envoyées, parce qu'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les Anglois ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains sincèrement d'être obligé de vivre dans le pays du *rosbif* & de l'*insolence*. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires : il paraît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime & le plus grand dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le parlement d'Angleterre a faite en naturalisant les Juifs, étonne toute l'Europe : le vieux Maréchal dit que la religion, les loix, & les mœurs des Israélites les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets; c'est toujours un peuple à part qui forme un état dans l'état, & à qui il ne faut accorder des priviléges qu'avec discréction. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les Juifs aient employé dans cette occasion. La France fait depuis longtems que ce précieux métal est tout-puissant en Angleterre; & que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des ministres du roi George: mais nous ne le sommes pas de leur politique; ils ont, comme le cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négociations, c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être, & pensez toujours à votre patrie & à vos amis.

LETTRÉ II.

Au même.

1753.

MALGRÉ toutes vos espérances & vos promesses, & les mensonges de la cour de

de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais sans nous allarmer: tous les cœurs des Indiens en Amérique sont pour nous; nous avons des vaisseaux, une bonne armée & de bons amis. Mylord Albemarle, qui s'occupe plus de ses plaisirs que de politique, a pourtant présenté un grand mémoire, où il se plaint que c'est à l'instigation des François que les Sauvages d'Amérique attaquent sa nation. Il est triste que ce peuple sage ne puisse se faire aimer, & il est honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritoit pas de réponse sérieuse, & il n'en a pas eu. Monsieur l'Ambassadeur s'est encore plaint que la France construisoit des vaisseaux: cette plainte ne méritoit pas non plus de réponse sérieuse, & elle n'en a pas eu. Le Roi compte sur votre zèle, vos lumières & votre vigilance dans ce tems critique: voyez tout, observez tout, examinez tout. Les Anglois ne sont pas fins: je ne crois pas qu'ils puissent vous surprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la duchesse (*): c'est une femme que j'aime pour son esprit & la bonté de son cœur: ces caractères sont rares dans son pays, mais ils n'en sont que plus estimables. Adieu, Monsieur le Duc, ayez soin de votre santé pour le service du Roi, & la satisfaction de ceux qui vous aiment.

A 5

J'ai

*) De Queensberry.

J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bien-tôt: j'en serois bien-aise, & j'en serois fâchée, car je n'aime pas la guerre: elle ne fait jamais que très peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je suis, &c.

L E T T R E . III.

A Madame la Marechal d'ETREES.

1754.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des Rois & des grands est bien triste, & je m'imagine qu'un palfrenier est un peu plus heureux que son maître. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire, & les magnifiques bagatelles que le peuple ignorant a la bêtise d'envier! Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu six momens agréables depuis que je suis ici; tout le monde tâche de me plaire, & presque tout le monde me déplaît: les plus brillantes conversations me donnent la migraine; je bâille au milieu des fêtes, & j'éprouve sans cesse qu'il n'y a point de bonheur dans la yanité. Cependant il faut avaler le calice, tout dégoûtant qu'il soit, puisque je l'ai voulu. Le Roi se porte bien, mais il s'ennuie tout com-
me

me les autres ; & les querelles du clergé avec
le parlement ne contribuent pas à le mettre
de bonne humeur. Les ministres se donnent
la torture pour les accorder ; mais les prê-
tres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne
sauvois pourtant m'imaginer que leurs billets
de confession soient bien nécessaires, ni que
Dieu chasse de sa présence un honnête hom-
me qui meurt sans leurs passe-ports. Je
m'imagine, au contraire, qu'ils sont, pour
la plupart, vains, ambitieux, mauvais sujets
du Roi & mauvais serviteurs de Dieu. Mais
leur crédit est malheureusement si grand, par
la sainteté de leur caractère & le beau pré-
texte de la religion, qu'on se voit obligé de
les ménager. Le Roi sent bien que le parle-
ment soutient les droits de sa couronne con-
tre le clergé, qui voudroit être indépendant :
cependant il se trouve, pour ainsi dire, for-
cé de punir ses amis, & de caresser ses en-
nemis : voilà la condition de ces dieux de la
terre, qu'on adore & qu'on méprise en même
tems. Ces querelles ne vous affectent pas,
ma chère amie, parce que vous êtes éloignée
de la scène : mais moi, elles m'affligen, parce
qu'elles affligen le meilleur des Rois. Prions
Dieu qu'il inspire à ses ministres l'esprit de
paix & de charité. Avez-vous vu notre Com-
te (*) ? Je l'ai chargé d'une petite affaire : il
est

*) Le Comte de Valbelle.

est excellent pour les petites affaires. Après celle-là j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance : je connois ses talens, & il en faut faire usage : parlez-lui. Je vous embrasse tendrement.

LETTER IV.

A Monsieur BERRIER (*).

Ne parlons point de remercimens, Monsieur ; si j'avois connu un plus habile homme que vous, je l'aurois recommandé. Temoignez votre reconnoissance au Roi, en faisant mieux que vos prédécesseurs : c'est le plus beau compliment & le seul que j'attends de vous. Il faut surtout à présent une grande intégrité, & de grands talens pour un emploi de cette importance : c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens qui prétendent qu'il est impossible que la France ait une bonne marine, ou qu'elle la conserve longtems. Ils disent encore que cela pourroit produire une révolution dans le gouvernement ; que pour le moins l'autorité royale en souffreroit ; qu'une grande marine, & le grand commerce, qui en est la suite,

(*) D'abord lieutenant de police à Paris, puis contrôleur général, & enfin secrétaire des affaires étrangères.

Après qu'il suppose la liberté des sujets, comme dans une monarchie mixte, telle que l'Angleterre, ou dans une république, telle que la Hollande. Si cela étoit, il n'y auroit pas de petit mot à dire : je ne serois pas bien aise que le Roi descendit de son trône, & que de maître absolu il devînt le premier serviteur de l'Etat. Croyez-vous, Monsieur, que les François soient faits pour la liberté, ou que ces beaux raisonnemens soient raisonnables ? Il me paroît que c'est une mauvaise excuse pour les ministres précédens, & elle n'en sauroit être une bonne pour leurs successeurs. Travaillez donc, Monsieur, avec zèle, & faites respecter le nom François dans les deux mers. Votre département est le plus important, comme le plus difficile : qui commande à la mer, commande à la terre. Vous serez étonné qu'une femme vous parle de tout cela ; mais ma situation est singulière en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raison & donner de bons conseils : votre élévation en est un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, Monsieur, je vous souhaite autant de bons succès, que vos ennemis & les miens vous en souhaitent le mauvais. Je suis, &c.

LETTER V.

A Monsieur DIDEROT.

MONSIEUR, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique*: on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion & à l'autorité du Roi. Si cela est, il faut brûler le livre: si cela n'est pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureusement ce sont les ecclésiastiques qui vous accusent, & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne sais que penser sur tout cela, mais je sais quel parti prendre: c'est de ne m'en mêler en aucune maniere: les prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous; on estime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous sont si glorieux, je vous crois presque innocent; & je me ferai un plaisir de vous obliger en toute autre chose. La proscription de l'*Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots, qui ne sont pas toujours justes & vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent, je ne puis que vous plaindre, & détester l'hypocrisie & le faux zèle, en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile, &c.

LET.

LE T T R E VI.

A la Marquise de BRETEUIL.

Mars 1754.

Je vous dois une réponse, & je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amusent à me représenter comme une femme hautaine, intéressée, incapable de sentir & d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est: mais je vous avoue que ces jugemens m'affligen, parce qu'ils sont injustes; & peut-être m'affligeroient-ils davantage s'ils ne l'étoient pas; car en pareil cas la vérité irrite plus que le mensonge. Je ne suis pas hautaine, car je vis familièrement avec les personnes que j'estime: pour les autres, je ne me soucie pas de les fâcher ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée, puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis, & plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable d'aimer le mérite; puisque je vous aime tendrement, & que je fais avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bien heureuse d'en avoir encore trouvé

une

une nouvelle: mais savez-vous, Madame, que je suis dans une grande colere? Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la Reine? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous? Je devrois vous punir, & vous cacher ce qui est arrivé: mais mon cœur, que je consulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place, avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle est la personne qui vous a proposée, & qui a réussi: sachez seulement que c'est une personne qui est toute à vous, & qui ne veut point recevoir de compliment. Je crois qu'il est bon que vous veniez promptement remercier le Roi, & m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme sec (*), noir comme un démon, haïssant comme Charles XII. les femmes & les plaisirs, mais aimant comme lui à la fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la dernière guerre, & il est venu offrir ses services pour en faire autant aux Anglois à la première occasion, qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma Lettre pour aller souper, & puis m'eanuyer. Adieu, ma belle Marquise: aimez tout le monde, & moi plus que tous les autres.

LET-

* Mr. Courtin, fameux partisan.

L E T T R E VII.

A la Comtesse de BRANGAS.

Vous m'avez fait rire avec votre petit évêque : est-il donc bien vrai qu'il s'amusait dans son carrosse à mettre des mouches sur le visage de la belle Duchesse ? Je ne crois pas que ce soit-là une fonction épiscopale ; mais elle est agréable, & il seroit à souhait que les prêtres ne fissent jamais plus grand mal. Mais laissons-là ce *révèrend pere en Dieu*, & parlons de nous, ma chere amie ; m'aimez-vous encore davantage que la sémaïne dernière ? Pour moi, je sens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'est nécessaire : je m'ennuie quand je ne vous vois pas. Que ces mechans hommes, qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous ; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoissances, beaucoup de très-humbls serviteurs & de très-humbls servantes, que je vois sans plaisir, & que je quitte sans regret. Il me faut un bon cœur, un esprit agreable comme le vôtre, pour me plaire. Le Roi est allé à la chasse par le plus furieux tems du monde ; il s'en inoique, il a un corps de fer. Pour ses petits seigneurs qui sont faits de pierre

I. Part.

B

pier

pier mâché, c'est toute autre chose; mais il faut suivre le maître, & paroître content. Pendant ce tems-là, comme il faut faire quelque chose, je me promene dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bien heureuse? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire: il est étonnant que ce vieillard fasse encore des enfans si beaux & si vigoureux. C'est un homme unique ce Voltaire; il n'y a personne qui sache mieux faire rire & faire pleurer.

Je vous prie, Madame, de m'amener votre petite fille; je veux la bâiser & la marier, si vous le voulez bien: je l'aime beaucoup, parce que j'aime beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous ressemble. Mais j'entends du bruit: voici des importuns qui viennent me chercher pour un petit souper, & qui m'obligent d'interrompre ma Lettre & mon plaisir. Je la reprendrai demain.

En sortant du lit, je commence par vous souhaiter le bon jour. J'avois prévu que je m'ennuyerois hier, & j'ai deviné juste. Ah! que les bienséances du monde sont une chose bien imaginée! La compagnie ne me plaitoit pas: c'étoient des gens fort civils, très-fades, & dont les flatteries faisoient mal au cœur. Ils rioient de tous les bons mots que je n'avois pas dits, & vouloient me persuader

er en dépit de moi-même, que j'avois envie de briller avec eux. Croyez-moi, ma chère, tous les flatteurs sont des sots qui s'imaginent que les autres leur ressemblent. Il avoit aussi de belles femmes, mais ridicules, qui sembloient dire aux hommes, *voilà ton visage, admirez-le.* Quel tourment, ma chère Comtesse, que ces petits soupers qu'on trouve si agréables & si délicieux! Je suis presque convaincu qu'il n'y a personne qui n'ait envie de bâiller, lorsque tout le monde se récrie qu'il a bien du plaisir. Pour moi, je n'y en ai point: mais en récompense, je ne manque jamais d'y attraper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mene, & que je souhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de basseuses particulières. J'écoute encore ceux qui me les racontent; mais je les méprise, & ils ne me plaisent plus comme autrefois: ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites-vous pas de finir? Je m'imagine que ma Lettre est assez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je m'en vais la re lire: mon Dieu! quel fatras! Je n'y trouve qu'une chose que vous approuverez: ce sont ces marques d'amitié que je vous donne: tout

cela est bon & vrai. Quant au reste, je vous conseillerois de ne pas le lire, si vous ne l'avez déjà lu. Je suis, &c.

LETTER VIII.

Au Duc de Mirepoix.

1755.

Vous êtes, Monsieur l'ambassadeur, un charmant correspondant pour une femme: mais on a peur que vous ne soyez pas vigilant pour observer les démarches des Anglois. Il paroît évident qu'ils ont quelque grand dessein en vue: ils font de grands armemens dans tous leurs ports, ils font passer en Amérique des troupes & des munitions de toute espece. Cependant on trouve extraordinaire que vous repétriez sans cesse dans toutes vos dépêches, que le Roi d'Angleterre est toujours notre ami, & qu'il n'a aucune mauvaise intention contre nous. Vous savez mieux que moi, que tout le secret de la politique consiste à mentir à propos, & que les Rois peuvent mentir comme les autres. Il seroit honteux que dans ces matieres un François fût la dupe des Anglois, & j'ai bien peur que vous ne le soyez, à moins que vous ne vous teniez bien sur vos gardes pour votre propre réputation,

tation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain Général Brad-dock qui a commencé les hostilités en Amé-rique: il est impossible qu'il ait osé agir sans ordre; & s'il en a reçu, vous voyez que vos bons amis d'Angleterre sont des fourbes & se moquent de vous. Les affaires ne peu-vent rester où elles en sont; nous saurons bientôt à quoi nous en tenir: mais en at-tendant je crains que vous ne reveniez brus-queument ici avec la honte d'avoir été trom-pé en politique par les plus mauvais politi-ques qui soient sur la terre. Si cela arri-voit, j'en serois très-affligée & pour vous & pour moi; car vous savez avec quel zèle j'ai toujours été & serai toujours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur; ayez soin de votre gloire & de nos intérêts. Je suis, &c.

LETTRÉ IX.

Au même.

1755.

Vous nous avez enfin trompé, Monsieur le Duc, parceque vous avez été trompé le preimier; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le Roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi

injuste & digne du siecle d'Attila, sans que vous en ayez eu le moindre soupçon? Voilà donc deux vaisseaux de guerre & plus de trois cents vaisseaux marchands faisis au milieu de la paix, & sans déclaration de guerre. Après cela, vantez encore la justice & l'humanité des Anglois. Le Roi a été surpris, & toute la nation est indignée: j'aimais personne ne les auroit cru capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos ministres sentent bien que toutes leurs représentations à la cour de Londres seront inutiles: les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du Roi, & pour suivre les formes de la justice, même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération & le crime de ses ennemis.

L E T T R E X.

*Au même.**Juin 1755.*

Je pense, comme vous, Monsieur l'Ambassadeur, que vous ne pouvez plus rester décentement à Londres; & on espere vous voir bientôt ici. Je ne fais pas quel sera l'événement de cette guerre; mais si la fortune

tune

tune se met du parti de la justice, nous n'avons rien à craindre. Notre marine est, dit-on, sur un assez bon pied, & capable de faire tête aux Anglois: Dieu le veuille! Cependant, malgré les promesses & la confiance de nos ministres, le Roi n'est pas sans inquiétude, ni la nation non plus. C'est une guerre de mer que nous allons avoir, & la mer ne semble pas l'élément des François; on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas: quoi qu'il en soit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liste exacte de la marine Angloise, du nombre de leurs vaisseaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre & de mer; informez-vous avec adresse de leurs desseins, de leurs négociations avec les Princes du continent, de leurs ressources & de leurs projets &c. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité sur terre, & il y a beaucoup d'apparence; de sorte que quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera; & le pis aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la Chapelle, par laquelle toutes les puissances, après s'être épuisées d'hommes & d'argent, se sont à peu près trouvées au même point d'où elles étoient parties: car le tems de faire des conquêtes est passé. On croit que le Roi George s'est trouvé forcé de faire

cette démarche violente, si contraire à sa gloire: les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent & leurs clamours, mènent leur Roi par le nez, & l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, Monsieur le Duc, qu'il y a des inconveniens partout: dans les monarchies absolues, les Rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire, en aimant & en servant notre Roi & nos amis. Je suis, &c.

LETTRE XI.

À la Duchesse d'AIGUILLO.

1755.

J'm'afflige avec vous de la mort de M^r. de Montesquieu: c'étoit un grand homme & un bon citoyen; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix; c'est une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Castel se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je pense que les honnêtes gens & les gens de mérite le sont, quoiqu'ils ne fassent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils soient plus modestes,

destes, sans préjugés & sans fanatisme. Le Roi estimoit cet illustre mort, & il a été touché de sa perte. Ses petits ouvrages, comme le *temple de Gnide* & autres, faisoient mes délices. Quant à son *Esprit des Loix*, je n'avois ni le tems, ni peut-être la capacité de le lire: ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laissé quelques papiers intéressans: je ne doute pas que vous n'en fassiez part au public, lorsque le tems aura apporté quelque soulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre, & c'est un des biens que j'estime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chose dans cette occasion, ne me refusez pas, Madame, le plaisir de vous obliger, &c.

LETTRE XII.

A la Duchesse de CHAROST *).

1755.

Vous me demandez, Madame, ce que nous faisons à Versailles: nous parlons politique, nous battons les Anglois, nous pensons aussi à la paix. Comme vous aimez

B 5

ces

*) Dame d'honneur de la Reine.

ces matières, & que j'en ai malheureusement la tête pleine, je m'en vais causer amicalement avec vous un quart d'heure; après quoi, ma belle Duchesse, vous irez à la comédie, si vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous dirai donc que le Roi est pacifique: il n'a jamais oublié les leçons que son bisayeur lui donna à ce sujet, lorsqu'il étoit encore enfant. Cependant il se voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée pour venger son honneur & celui de sa couronne. Si on lisoit dans quelque histoire ces paroles: „Le Roi de ce peuple saisit & confisqua „à son profit trois cents vaisseaux d'une nation „voisine qui traîquoient en mer sous la protection des traités, & tous les hommes „qui s'y trouvoient furent chargés de fers, „& jettés dans des culs de basse-fosse: „on demanderoit aussitôt si cela ne s'est pas passé parmi les Cannibales? C'est pourtant le Roi humain d'une nation humaine, qui a commis cette action. Il paroît que les sauvages d'Angleterre ont une justice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la justice générale. On diroit néanmoins que ces hommes si hardis sont embarrassés dès le premier pas: ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis, & défendre le pais d'Hanovre. Mais à propos de ce beau pais

d'Ha-

d'Hanovre, Mr. de Maurepas disoit une fois pour plaisanter, que c'étoit sans doute par amitié pour les François que les Anglois avoient mis l'illustre maison d'Hanovre sur le trône, & pris pour leur Roi le dernier des neuf grands vassaux du saint Empire Romain. Auparavant ils pouvoient presque dire qu'ils n'avoient que la chute du ciel à craindre; mais à présent, il faut qu'ils viennent se battre sur terre pour défendre les déserts de ce misérable électorat: il faut qu'ils s'épuisent par les guerres & les alliances du continent, jusqu'à ce qu'à la fin ils succomberont sous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le Roi est résolu de donner aux Anglois l'exemple de la justice & de la modération. On leur demandera la restitution de nos vaisseaux, & sur leur refus on fera usage de la *dernière raison des Rois*. On croit que les Hollandois accepteront la neutralité qu'on leur offrira: leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion, & nous ne pensons pas de tout à envahir leur Isle: il y a assez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu, ma chere Duchesse, je suis au bout de ma politique; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme: mais pour moi, qui ai presque passé le tems de plaisir, toute occupation m'est bonne, pourvu qu'elle

qu'elle m'empêche de bâiller, & qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime. Je suis, &c.

LETTER XIII.

*Au Marquis d'ALBRET *).*

1755.

Vous nous avez appris une bonne nouvelle ; cette conversion du Prince de Hesse est un miracle de la grace & de la politique : ainsi Dieu, dans sa sagesse profonde, se sert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon Prince ne pouvoit pas se faire catholique plus à propos, pour nous & pour lui. Les Anglois en murmureron, & nous bénirons le ciel. Mais on dit que le vieux Duc, qui est fort dévot dans sa vieille croissance, ne voit pas cette démarche de son fils avec plaisir, & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune Prince ne sera-t-il pas maître après la mort de son pere, & pourra-t-on le forcer de vendre ses soldats & sa conscience aux ennemis de sa nouvelle religion ? Les Anglois & les P... feront sans doute grand bruit, & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la

* Ambassadeur à Vienne.

la religion protestante, quoique, pour le dire en passant, la religion ne les touche gueres: mais il faudra les laisser crier, & profiter de toutes les graces de la providence.

Je pense toujours à vous, Mr. le Marquis: je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai échaper aucune occasion de vous obliger, parceque vous servez bien le Roi & vos amis, &c.

L E T T R E XIV.

Au Comte d' AFFRY.

5715.

On se doutoit déjà ici de cette négociation des Anglois en Russie, & nos ministres n'en paroissent pas fort allarmés. Qu'est-ce que le Roi George pourra faire avec les cinquante mille Soldats qu'il marchande? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que la Russie rompra, avant qu'il soit six mois, son traité avec le Roi George. Nous ne sommes plus dans le tems des alliances durables, & les intérêts des Princes de l'Europe changent à présent presque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le Prince de Hesse, puisqu'il faut qu'il vende ses troupes, les vendra aux honnêtes gens: qui pourroit l'en empêcher?

On

On est toujours fort content de vous, & des dispositions des Hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance, le Roi est disposé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix, pour caution de sa parole. S'ils le refusent, & se contentent de sa parole, ils lui rendront justice; & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avois déjà ouï parler de cette belle *Histoire de Madame la Marquise de Pompadour*, qui se débite en Hollande: je soupçonne, comme vous, qu'elle vient originairement d'Angleterre, parce qu'elle est pleine de mensonges palpables, de bêtises & d'injures grossières. Les Anglois sont incapables d'écrire; ils ont plus de passion que de raison. Quoi qu'il en soit, s'il étoit possible de supprimer ce beau livre, je n'en serois pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité, qu'il faut considérer en toutes choses. Il est vrai qu'il n'y a que des Anglois & des laquais qui puissent la lire ou la croire: mais il est bien désagréable de servir de passe-tems à des Anglois & à des laquais. Voyez, Mr. l'Ambassadeur, ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos Lettres & de votre correspondance: rien ne peut m'être plus agréable & plus utile dans la position où je me trouve. Le Roi
a tou-

a toujours beaucoup d'estime pour vous : vous l'avez servi avec zèle & avec succès dans une conjoncture fort critique ; foyez sûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'Ambassadeur d'Hollande parle très bien de vous, & dit que vous avez dans son païs la réputation d'un très-honnête homme & d'un grand ministre : cela est fort heureux pour les affaires du Roi, & donne beaucoup de satisfaction à tous ceux, qui, comme moi, vous veulent du bien, & ne négligent aucune occasion de vous en donner des preuves.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

A Madame Du BOCAGE.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de reconnaissance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe Colomb n'avoit déjà éternisé sa mémoire, vos vers le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de sa Didon : cela est galant & naturel : l'ainour est la passion des grands hommes, & leur fait mériter la gloire, pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté, ni par une plus belle bouche : vous en faites d'ailleurs

leurs un excellent chrétien; ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne fais ce que dira notre bon ami Voltaire; il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, & que la seule différence qui soit entre les deux sexes, est que le nôtre est plus aimable. Je suis tentée de croire qu'il a raison, surtout après avoir lu votre *Colombinde*; & je m'imagine qu'il en est un peu jaloux, car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudroit sans doute avoir faits. Je vous prie, Madame, de me fournir une occasion de vous obliger. Je suis, &c.

LETTRE XVI.

A Monsieur Rouillé^{*)}

1756.

Vous savez, Monsieur, quelle est la résolution du Roi; il faut sans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche est un peu humiliante & inutile: les Anglois n'ont pas saisi nos vaisseaux pour les rendre. Il est vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conscience; mais les Rois n'en ont point. Ecrivez cependant au ministre Fox: on dit que ce mot signifie

regard

*) Ministre de la Marine.

renard en François: je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au Roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des Princes qui connoissent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre Lettre soit modérée, mais forte, & digne du Roi que vous servez. Mr. d'Affry me mande que l'Ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux Hollandois qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous; & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire, & il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers, parce qu'il a la justice & la raison de son côté. Les *bons compères* d'Henri IV. sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre, dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la dernière leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, Monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager: assurez-les dans toutes vos dépêches & vos instructions de l'estime & de l'amitié du Roi. Ces petites politesses ne son-

rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours de bons effets. Le marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV. par sa hauteur & son insolence avec les Princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté. Adieu, Monsieur, je pense & je dis toujours du bien de vous.

LETTRE XVII.

Au Maréchal Duc de BELLE-ISLE.

Mars 1756.

Vous voyez, Mr. le Maréchal, que les badauds de Paris, dans leur babil oisif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conseils. Vous approuvez l'expédition de Minorque, & en effet il sera fort plaisant d'aller dans un endroit où les Anglois ne nous attendent pas, au lieu d'aller à Londres où ils ont si peur de nous voir. Je ne connois pas les ministres du Roi George; mais il paroît que ces gens-là ont perdu la tête, & sent supérieurement ridicules. Ils ne savent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire; & au lieu de se préparer à attaquer, puisqu'ils sont les premiers agresseurs, ils ne songent qu'à défendre leur

leur païs contre une invasion qu'ils craignent, & qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuse. Tout le monde convient que Mr. de la Galissoniere est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril: grace à la profonde sagesse du Ministere Anglois, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé Mr. de Richelieu pour le siège de Port-Mahon: cet homme se croit propre à tout, se présente à tout, & obtient tout: il est intriguant, hardi, & parle bien; on l'aime, & on l'emploie. Dieu veuille qu'il réussisse, quoiqu'il y ait bien des gens qui en seroient surpris & fâchés! Vous avez bien raison de dire, que la situation de ce pauvre Prince de Hesse est fâcheuse. Les Anglois, par leurs intrigues & le fanatisme de ses propres sujets, l'ont donc forcé à leur vendre ses troupes. Avec ce secours & leurs Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui sera, dit-on, commandée par le Duc de Cumberland. C'est un mauvais Général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'Ecossois: j'espére qu'il ne sera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandre pendant la dernière guerre. On assure que notre bon ami le Roi de

P... est sur le point d'accepter l'argent que les Anglois lui offrent pour se battre à son profit: il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, Mr. le Maréchal, que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'étoit une querelle particulière entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice & la probité ne soient faites que pour le peuple: les Princes se mettent au dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique, puisque par la bizarrerie de mon sort je suis obligée d'y prendre part & d'en savoir quelque chose. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumières, & la nation vous révère: dirigez nous dans ces tems critiques, & remplissez nos espérances, &c.

LE T T R E XVIII.

A la Maréchale d'ETRÉES.

Mars 1756.

CROYEZ-MOI, ma respectable amie, que ce n'est pas ma faute, si Mr. le Maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigue, l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de

de mérite. Le Duc de Richelieu a tout promis, & on a tout cru. Cependant c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On employera Mr. le Maréchal dans une autre occasion, encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connoissance, le Duc de Cumberland: je m'imagine qu'il ne le craint gueres. Le Comte de Saxe disoit que ce Duc étoit un Gascon qui n'avoit jamais tenu parole: en effet, il avoit promis *de venir à Paris en 1745. ou de manger ses bottes*; il n'est pas venu à Paris, il n'a pas mangé ses bottes, & nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece: une jeune personne si belle & si vertueuse méritoit de vivre plus longtems, si toutefois la vie est un bien; ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage la douleur que sa perte a dû vous causer: que ne puis-je vous consoler! On espère vous voir bientôt à Versailles: & pour moi je le désire plus que personne, pour vos propres intérêts & ma satisfaction particulière. Je vous salue, Madame, avec tendresse; croyez que je ne pense qu'à vous servir & à vous aimer, &c.

L E T T R E XIX.

Au Due de Boufflers.

1757.

J'A I reçu ce matin une belle & importante Lettre de votre part, & puis une autre d'Hollande, où l'on me dit que les Anglois viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne fais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles: mais je fais que pour plaire à Dieu, il ne faut pas commettre d'injustices, ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France; mais je la recommanderai à la justice du ciel & aux bras de nos soldats. Mr. de Turenne disoit que Dieu *étoit toujours pour les plus gros escadrons*: c'est pourquoi, comme le ciel est sourd aux prières des foibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, & de mettre à la tête un meilleur Général que le duc de Cumberland, qui doit être envoyé contre nous, à ce qu'on assure. Je plains sincèrement le pauvre Prince de Hesse; sa conversion ne sera utile qu'à lui: c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation: elle paroîtra étrange à toute l'Europe;

rope; mais elle est nécessaire, & par conséquent fort naturelle. Il semble que vos Allemands savent entendre raison: que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens, & vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie, & nous procurer des amis, &c.

LETTRE XX.

*Au Comte de TRESSAN *).*

6 Mai 1756.

J'AI lu avec bien du plaisir votre Lettre & vos beaux vers: je vous en remercierois, si je les méritois. Je favois bien que vous excelliez à écrire en prose; mais j'ignorois jusqu'ici vos talens pour le langage des dieux & de la flatterie: vous êtes pourtant un charmant flatteur; on ne sauroit ni vous croire, ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du Roi Stanislas, est vrai & touchant: c'est un grand homme, parcequ'il est bienfaisant & humain. Il porte sur son visage, comme sa digne fille, le caractere de la vertu: les Lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, & souhaitent inutilement que leurs maîtres lui ressemblent. Toutes

C 4

les

*) Commandant en Lorraine.

les fois que j'ai vu ce bon Prince, j'ai été saisi d'un sentiment de vénération , qui est sans doute le tribut naturel que les méchans même paient à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour Madame la Marquise de Boufflers , & je suis bien sensible à son souvenir: je vous prie, Mr. le Comte, de lui faire mes civilités & mes offres de service.

On dit que le Roi de Pologne a un nain qui est un prodige , & qui fait mille espiégleries pleines d'esprit , quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrois bien le voir: mais comme cela est impossible , il n'y faut pas penser. Je vous prie de m'en dire quelque chose la première fois. J'embrasse de tout mon cœur Madame la Comtesse & vos jolis enfans : comprenez que je ne vous oublierai jamais , lorsque je pourrai vous être utile , &c.

LETTER XXI.

Au Marquis de la GALISSONIERE.

Mai. 1756.

Je vous suis bien obligée , Monsieur le Marquis , de vos attentions pour moi , & charmée de votre victoire sur les Anglois , pour

pour vous & pour nous. Les dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément: mais vous les y accoutumerez. Venez, Monsieur, jouir de la gloire & des récompenses que vous méritez: personne ne vous verra avec plus de plaisir que moi. Je suis, &c.

L E T T R E . XXII.

Au Comte de STAREMBERG.

Juin 1756.

M. ROUILLE m'a remis la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au ministre d'une grande Reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumières. Le zèle avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'importante négociation qui se traite à présent, vous méritera la reconnaissance de votre patrie & celle de la France. Il y a plus de trois cens ans que les augustes Maisons d'Autriche & de France sont ennemis: le Cardinal de Richelieu avoit augmenté la brèche; leurs intérêts les ont divisées, & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI. qui hâissoit tant la France, n'auroit imaginé que sa fille s'allie-

roit avec elle: mais ce nouveau système, quoiqu'extraordinaire, est juste & naturel, parcequ'il est nécessaire; & ce Prince l'aurait approuvé. Quant au succès de nos armes, il est entre les mains de la providence: mais si le ciel protège la justice & la bonne foi, il se déclarera pour nous; & comme il faut s'aider soi même, nous ferons tous nos efforts pour servir nos amis & confondre nos ennemis. J'ai l'honneur, &c.

LETTER XXIII.

*A la Comtesse de BRIENNE *).*

Juillet 1756.

Ma chere amie, nous sommes tous dans la joie; il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire: à présent, qu'elle a réussi, on la regarde comme un présage de nouveaux succès, & comme une chose tout à fait naturelle. Le Marquis de la Galissonniere a dissipé la flotte Angloise, & le Duc de Richelieu a pris le fort S. Philippe d'assaut: ce sont-là des evenemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans nos

guer-

* Epouse du Comte de ce nom, de la maison de Lorraine, & grand Ecuyer de France.

guerres navales avec les Anglois, & qui n'en font que plus agréables & plus importans. Nos soldats ont montré une intrépidité & une passion pour la gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richelieu voyant que la débauche & la crapule lui tuoient beaucoup de monde, & faisoient beaucoup de dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre, que quiconque s'enyreroit à l'avenir, seroit privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'est-à-dire, de l'honneur de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce tems-là on n'a pas vu un homme yvre. *Où le point d'honneur va-t-il se nicher?* auroit dit Moliere. La ville de Paris va faire de grandes réjouissances; & pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chanson de Collet sur cette conquête; je lui ai donné cinquante louïs, & le Roi une pension de 400 francs: il faut que tout le monde soit heureux, & même les poëtes, dans la joie publique. Dites, si vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette sémaine, pourvu qu'il soit agréable, & qu'il me fasse rire. Adieu, ma chère amie, je baise vos belles mains, & votre fille. Je suis, &c.

L E T T R E XXIV.

Au Duc de Boufflers.

1756.

Les nouvelles qui nous sont venues de Saxe, ont affligé le Roi, & je n'ai pu les entendre sans verser des larmes : vous me mandez que la cour de Vienne est indignée : je le crois bien. Madame la Dauphine est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des Princes chrétiens & civilisés se font la guerre ? Ce Roi de Prusse, que notre Voltaire a appellé, je ne sais pourquoi, le *Salomon du Nord*, qui écrit d'une maniere si humaine, & fait des actions si cruelles, a donc forcé les archives de Dresde malgré la Reine qui en défendoit l'entrée elle-même, & a entraîné cette Princesse à la chapelle où il faisoit chanter le *Te Deum* en action de graces de ce bel exploit ! Est-ce dans ce siècle de politesse & de philosophie qu'un Roi, qui se fait passer pour un grand homme, a pu faire un affront si insultant & si inutile à une femme, à une Reine, qui n'avoit que ses larmes & sa douleur pour toute défense ? Nous craignons tous ici pour sa santé : le grand cœur d'une Princesse de la maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu de ces indignités & de

de ces humiliations: nous déplorons sincé-
rement le sort de cette illustre maison; mais
j'espére que nos larmes ne seront pas stériles,
& qu'elles produiront une illustre vengeance;
vous pouvez en assurer tous nos amis.

LETTER XXV.

Au Comte d'AFFRY.

1756.

Vous êtes un Ambassadeur bien heureux,
puisque vous n'avez jamais que de bon-
nes nouvelles à nous envoyer. Je suis châ-
mée de vos Hollandois; ils ont donc refusé
nettement les six mille hommes qu'on leur
demandoit. Ce parti est fort sage, & nous
met à notre aise. On ne croit cependant pas
que cette affaire eût réussi avec autant de fa-
cilité, si le vieux Stadhouder avoit encore
veu. Il étoit Anglois par le cœur; il avoit
une femme Angloise; & le grand pouvoir
que la dernière révolution lui avoit donné,
auroit été à craindre. Mais il est mort,
son fils est enfant, & les Hollandois enten-
dent leurs intérêts: j'en suis bien-aise pour
eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros Prince Allemand,
qui parle si familièrement de moi & me con-
noît

noist si bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec la nation Germanique, encore moins avec des petits-maîtres Allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître, & se vanter de ma connoissance, il faut le laisser faire: vous voyez que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les Suisses ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allemagne, & ils en murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent toujours les mêmes chicanes, lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier Roi les y avoit bien accoutumés, mais ils ne s'en souviennent plus: d'ailleurs s'ils servent bien, on les paie bien: le dernier Maréchal de Noailles disoit qu'ils avoient plus gagné de louis-d'or au service de France qu'ils n'avoient perdu de gouttes de sang. Vous, qui êtes Suisse, Monsieur le Comte, vous n'en croirez rien; mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raisonnables; vous aurez sans doute autant de pouvoir sur leur esprit que vous en avez sur celui des Hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés, sont excellens, surtout le Paul Veronese: le Roi les a admirés le premier, comme de juste: & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hazard ces chefs-d'œuvres se trouvent-ils en Hollande pour être

être vendus comme des balles de soie par des marchands sans goût ? Je vous remercie de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le Roi vous le permettroit volontiers, mais il ne croit pas que ce petit voyage soit convenable dans la circonstance pour le bien de ses affaires : attendez encore un peu, & soyez sûr que je ne laisserai pas échaper la première occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les Hollandois pour quelques munitions de guerre : l'embarras ne sera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de secret. Je crois sans peine que la nation Hollandoise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, & qui a été acceptée. Un Etat qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi se faire tandis que ses voisins s'égorgent & se ruinent. Les Hollandois partagent les succès des vainqueurs, sans partager les risques & les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur de Reischach qui m'écrivit ? Je ne sais pas pourquoi ce Monsieur de Reischach pense à moi : cependant je lui

répon⁴

répondrai avec politesse, parce que son Prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre temps parmi ces bons Hollandois? Savent-ils vivre agréablement? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques momens? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce païs-là; & j'en suis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir, ce qui est très-rare & très-douable. Je vous salue cordialement, Monsieur l'Ambassadeur, & je vous recommande toujours les affaires du Roi. Je suis, &c.

LE T T R E XXVI.

A la Comtesse de B A S C H I.

Janvier 1757.

M A chere amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir: mon esprit est dans la plus horrible situation; je suis surprise, confuse, désespérée: donnez-moi, s'il se peut, des consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer, vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aimable des hommes & le meilleur des Rois. Ce bon Prince, qui devroit être adoré de tout le monde,

monde, a été frappé par un scélérat, comme il montoit dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrable attentat, je cours à l'appartement du Roi qu'on avoit transporté dans son lit; j'arrive toute essoufflée, éperdue, & je me dispose à entrer; mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces, de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher Prince: je donnerois ma vie, pour sauver la sienne. Au nom de Dieu & de notre amitié, courez, demandez, informez-vous de son état: prenez pitié de votre amie. Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

A la Maréchale d'ETREES.

Août 1757.

Je vous félicite sincèrement, Madame la Maréchale, sur la gloire que vient d'acquérir notre ami: mon amitié pour vous, & mon estime pour lui redoublent la joie que je ressens de sa victoire. Le Duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le

D'

Mare-

Maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux
 réussi contre son meilleur élève. Mais au
 milieu de ma joie, je sens une vraie douleur
 de voir qu'on lui ôte le commandement de
 son armée, au moment même de son triom-
 phe. Un homme que je n'aime pas, plein
 d'ambition & de vanité, a persuadé que la
 guerre alloit trop lentement, qu'on auroit
 pu la terminer dans une campagne, & qu'il
 étoit le héros à qui le ciel avoit réservé cet
 exploit. C'est cet homme qui va succéder
 au brave d'Etréaës, au grand étonnement de
 la France & de nos ennemis. Il faudra donc
 que notre cher Maréchal revienne, mais cou-
 vert de lauriers, & honoré de l'estime pu-
 blique ; ce qui est plus que suffisant pour
 dédommager les grands hommes de la perte
 de la faveur. Cependant je ne puis m'em-
 pêcher de plaindre la France, qui, à ce que
 je crains, perdra beaucoup par sa retraite.
 Outre ce motif, qui me rend si sensible à la
 disgrâce, ma tendresse pour vous est un nou-
 veau sujet de douleur, quand je pense à cel-
 le que vous éprouvez. Consolez-vous, ma
 chère amie ; vous voyez que je ne suis pas
 toute-puissante : je n'ai pas été consultée dans
 cette affaire, sans quoi vous concevez bien
 que les choses auroient tourné autrement.
 Votre vertu & votre courage vous mettront
 au dessus des injustices de la fortune : quant

à moi.

moi, je ferai tout mon possible pour la chancier, & serai toujours votre sincere ami, &c.

L E T T R E XXVIII.

Au Maréchal de Soubise.

Nouembre 1757.

Vous n'avez besoin de vous justifier avec moi, mais auprès du Roi & de la France, qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un Général aussi est toujours un mauvais Général dans l'esprit du public: les Parisiens surtout sont rieux; ils ont commis mille insolences à porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation, & ce que je risque à servir mes amis. Cependant le Roi vous estime toujours, & je crois que vous conserverez votre faveur; mais vous perdrez notre commandement. On vous impute beaucoup de fautes. On dit que le Roi de Russie vous a tendu un piège, & que vous y avez donné mal-adroitement. Il ne m'appartient pas de juger sur ces matières; mais il me semble que je puis dire sans erreur, qu'une bataille est un jeu où les perdants passent presque toujours pour des sots, & souvent, peut-être, injustement. J'espére, Monsieur Maréchal, que dans une autre occasion

D 2

vous

vous montrerez ce que vous savez faire, &
 forcerez vos ennemis à vous admirer, &
 ceux de votre Roi à vous craindre. En atten-
 dant je ne puis m'empêcher de vous dire que
 la guerre ayant été heureuse jusqu'ici, il est
 bien triste pour vous & pour la nation, que
 la fortune ait commencé par vous à nous
 tourner le dos, & que vous soyez le premier
 qui nous fasse verser des larmes. Ne perdez
 cependant pas courage: vos amis vous se-
 ront fidèles & utiles; comptez là-dessus.
 J'ai voulu vous gronder un peu pour soula-
 ger ma douleur: j'ai peut-être tort, & ceux
 qui vous blâment encore plus. Venez, &
 prouvez devant toute la France que vous avez
 fait le devoir d'un bon Général à Rosbach,
 & que votre défaite est la faute de la fortu-
 ne & non pas la vôtre: ce sera le premier
 plaisir que j'aurai goûté depuis la nouvelle
 de cette malheureuse bataille. Je vous sa-
 lue de tout mon cœur: consolez-vous, espé-
 rez & portez-vous bien. Je suis bien fâchée
 contre votre Prince de Hildbourgshausen: il
 paroît que cet homme a beaucoup de pré-
 somption & très-peu de capacité; il a de-
 mandé le premier la bataille, & il s'est sau-
 vé le premier; le renard qu'il croyoit pren-
 dre, a été plus fin que lui. Je le hais, je
 crois, encore plus que le renard, &c.

L E T T R E XXIX.

A la Comtesse de Baschl.

1757.

Il n'y a pas de nouvelles à présent; mais nous en attendons de jour en jour: Dieu veuille qu'elles soient bonnes! Je vous dirai seulement que je vous aime toujours; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros, & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire! Où le courage se trouve-t-il? Ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Grève, il a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin, considérant tous les apprêts de son supplice, comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme, & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignoit que ce misérable n'eût quelques complices cachés, qui pourroient entreprendre de le sauver. Les gardes & la maison du Roi étoient sous les armes: je ne sais pas si tout cet appareil étoit bien nécessaire, à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant, & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baville est mort. Tout le monde le regrette, excepté sa femme, qui en pareil cas ne sera certainement regrettée de personne: mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même semblant de pleurer: elle est fort gaie, & paroît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme que si elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, & qui me font rougir de mon sexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de Mr. de Renecé? Car je n'ai pas le temps pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres: je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous sommes actuellement fort solitaires: tout le monde est à l'armée; & en cela la guerre, si horrible d'ailleurs, est un bien, puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampans, qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut souffrir: j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des singes, & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chère; venez voir votre amie, & l'embrasser sur les deux joues, &c.

LETTRE XXX.

Au Maréchal de Noailles.

1758.

HELAS ! vous aviez raison. Mr. le Maréchal ; il est malheureusement arrivé au Comte de Clermont ce que tout le monde avoit prévu : on disoit qu'il étoit brave & aimoit la gloire , comme tous les Bourbons ; mais qu'il n'étoit pas bon Général. On disoit vrai , & l'évenement a justifié l'opinion publique. On rapporte que le Roi de Prusse , sachant qu'il avoit été nommé pour commander notre armée , dit qu'il falloit que la France fût dans une grande disette de Généraux , puisqu'on avoit choisi un ecclésiastique. Le Comte de Charolois , qui se connaît en hommes , & qui connoissoit son frere , lui dit à son départ pour l'Allemagne : *Ah ! mon frere , vous feriez mieux dire votre breviaire !* Le conseil étoit fort bon : mais malheureusement pour lui & pour nous , il n'a pas voulu le suivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ses amis dans sa tente , lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit ; qu'il traita ce bruit de ridicule , quoiqu'il entendit le canon ronfler à ses oreilles ; & qu'il ne se leva de table

avec ses braves amis que pour prendre la
 suite. C'est sans doute une plaisanterie con-
 cre ce pauvre Prince; & cela ne peut être
 vrai, parceque cela n'est pas vraisemblable.
 Il est impossible qu'un Prince du sang soit
 assez lâche & assez bas pour se déshonorer
 ainsi lui-même & son païs de gaïté de cœur.
 Il faut vous l'avouer, Mr. le Maréchal,
 nous commençons à appréhender le succès
 de la guerre: nous sommes battus partout, &
 nos premières victoires ne servent qu'à aug-
 menter le sentiment de nos disgraces pré-
 sentes; de même qu'un homme riche qui
 tombe dans la misère, souffre doublement
 quand il se rappelle qu'il a été heureux. Le
 fléau de la guerre est surtout horrible pour
 les vaincus: les fonds nous manquent, les
 peuples se découragent & sont miserables.
 La guerre fait plus de mal en France en trois
 ans, que la paix ne fait de bien en vingt.
 Cependant nous voilà engagés, & quoique
 nous ayons très-mauvais jeu, il faut finir la
 partie. Le misérable point d'honneur, qui
 gouverne le monde, est aussi puissant sur
 l'esprit des Princes que sur celui des particu-
 liers; mais il est infiniment plus funeste dans
 les grandes querelles des peuples que dans
 celles des petites familles. Il est bien triste
 pour nous que votre âge vous empêche d'a-
 gir,

gir, Mr. le Maréchal : donnez-nous au moins des conseils, & sauvez-nous, &c.

LETTRE XXXI.

Au Duc de Bouillon.

1759.

Je vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaisir de vous obliger ; mais je ne veux point de remerciemens : les petits services que je peux rendre, je les rends de bon cœur ; je les dois au mérite, & quand je paie mes dettes, personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités, nos ministres veulent frapper un coup hardi : c'est un projet du vieux Maréchal, qui, comme vous savez, est très fertile en projets : je souhaite que cette fois-ci il soit plus heureux. L'entreprise sera noble, mais peut-être téméraire : Louis XIV. en a donné l'exemple, & s'en est repenti ; Dieu veuille que Louis XV. ne se repente pas. Quoiqu'il en soit, la chose est résolue, & la flotte se prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand & infortuné Prince Charles-Edouard, nous aime encore assez pour s'exposer à faire une seconde visite aux Anglois ? L'expédition est dangereuse, mais grande & digne de lui. Son nom, sa

D 5

répu-

réputation, son mérite & sa valeur nous donneroient beaucoup à espérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à boire & à faire des folies à Bouillon : mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus ; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce Prince s'ennuie de sa retraite & de son obscurité, voici peut-être la dernière occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit, voyez quelles sont ses dispositions à notre égard, & s'il est toujours déterminé à n'être plus, comme il le disoit, *l'epouventail des Anglois*. Comme il a pris un Ministre de l'église Anglicane, & qu'il semble avoir entièrement abjuré le Pape, son nom n'effaroucheroit plus tant les esprits, & peut-être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant : du moins il leur a ôté un grand prétexte. La première fois que vous viendrez ici, & il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je suis toujours, Monsieur le Duc, avec le plus sincère attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à Madame la Duchesse : l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite ? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser ?

L E T T R E XXXII.

À Monsieur DUCLOS, Secrétaire de l'Academie Françoise.

Vous m'avez fait un beau présent, Monsieur, & je vous en suis bien obligée. Votre petit livre est un livre d'or; c'est un portrait excellent d'un original que je hais & que je méprise: vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en philosophe, & de n'être que spectateur. Si l'académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup, qui a bien servi le Roi, & qui s'est fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous, Messieurs, est le *cordon bleu* des gens de lettres: ils y aspirent tous, quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande, le mérite sans contredit, & j'attends de votre justice qu'il l'obtiendra. Je suis, &c.

L E T T R E XXXIII.

Au Duc de Broglie.

Mars 1759.

MONSIEUR le Duc, le Roi & la nation vous ont de grandes obligations: votre victoi-

victoire nous fait respirer, & nous donne un rayon d'espérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent sur la France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vu à Berghen que nous avions encore des hommes qui savoient se battre & vaincre. Le service important que vous venez de rendre au Roi, ne restera pas sans récompense. Il est fort satisfait de votre conduite; les peuples sont dans la joie, & pour moi je vous servirai de tout mon pouvoir par justice & par inclination. Vous êtes d'une famille qui a produit plus d'un grand homme; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercierai bien de la relation que vous m'avez envoyée; elle est charmante pour le fond & pour la forme: le vieux Maréchal dit que vous vous battez, & que vous écrivez comme César. Tous nos Maréchaux sont jaloux; c'est-là votre plus grand éloge: en effet ils doivent l'être; il ne leur est jamais arrivé de battre l'ennemi, & surtout un homme comme le Prince Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire surtout la sagesse de votre conduite après la victoire, afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il est assez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux

Fran-

François l'exemple de la valeur & de la conduite, & nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, Monsieur le Duc, de me compter au nombre de vos amis, & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis &c.

LETTER XXXIV.

A la Maréchale de Contades.

Août 1759.

Les malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie, consternent toute la nation; mais pour moi, par ma situation, ils m'affligen doublement. Il semble que je les ressente deux fois, parceque j'ai souvent part au choix des hommes, & que je suis presque toujours trompée. Le peuple dans son injuste & extravagant dépit va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang & la gloire de la nation: je lui pardonne, mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur miserable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre: Je suis bien fâchée, & pour vous & pour moi, que ce soit Mr. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui;

on

on vantoit partout sa valeur & ses talens. J'ai dit un petit mot en sa faveur, & il est parti avec une confiance que je partageois, & qui a été bien trompée. Il court un billet que le Prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag, partisan de son armée: le voici tel qu'on me l'a montré: „Je livre de „main bataille aux François; s'il échappe un „seul équipage; vous en répondrez sur votre „tête.., Ce billet fait connoître que le Prince étoit sûr de sa victoire, & qu'il ne faisoit pas grand cas de son ennemi. Il a en effet gagné une bataille complète; tous les équipages & les munitions ont été pris, & nous voilà presque sans armée: tout est perdu, l'honneur même. Je ne condamne ni n'aprouve personne; les affaires de la guerre ne sont pas de mon ressort: mais je me plains seulement à une amie. Je voudrois de tout mon cœur que notre Maréchal pût justifier clairement sa conduite; ce qui est bien difficile. Je suis, &c.

LETTER XXXV.

Au Maréchal de BELLE-ISLE.

1759.

Je suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot: on m'a recommandé sa famille, et malgré le malheur des tems je ferai

rai mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur sort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, & a tenu en échec la flotte Angloise pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'escadre de Brest, les choses auroient pris un autre tour. Il a vécu & il est mort en héros ; les Anglois mêmes le craignoient & l'admiroient : c'en est assez pour sa gloire, mais ce n'en est pas assez pour celle de la France : il étoit la dernière espérance de notre marine, & malheureusement il n'est plus. Je le répète, je veux prendre soin de sa famille : les grands hommes sont rares ; il faut honorer leur mémoire, & inviter par là les autres à le dévenir. Je voudrois n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien ; c'est le seul qui me convienne & qui me soit agréable. Votre département, Mr. le Maréchal, est de diriger le gouvernail de l'Etat au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage ; c'est tout ce que nous osons espérer & demander.

J'ai achevé de lire le mémoire sur le nouvel impôt : je crois qu'il y a de bonnes choses ; mais il y a trop d'obscurité & trop peu de détails. Je vous en parlerai encore.

Je suis, &c.

LET.

L E T T R E XXXVI.

Au Duc de RICHELIEU.

Vous m'avez écrit une Lettre singuliere, & votre conduite l'est encore plus depuis quelque tems. Vous avez la foiblesse d'être jaloux d'une femme: mais je vous demande quel droit vous ayez de l'être? Vous vous croyez capable de regner sous le nom du Roi, & personne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, & je suis la seule qui arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur, mettez la main sur la conscience, & écoutez-moi: apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit; je l'ai toujours employé pour servir ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le seul qui soyez de ce nombre; mais vous êtes le seul qui ayez été bassement ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite personnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foiblesse des autres. Si j'étois aussi puissante que vous le prétendez, j'aurois donc pu punir les insultes que j'ai reçues de vous; & je le pourrois encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en

avez

avez obtenu de nouvelles; vous avez eu de grands commandemens, & vous en avez encore. Si je suis si puissante, je ne suis donc pas vindicative, comme vous le dites; & si je suis vindicative, je ne suis donc pas puissante; puisque vous avez conservé votre faveur & vos emplois, & que vous osez impunément cabaler contre moi: tirez-vous de-là. Vous m'accusez hautement d'ingratitude: mais, Mr, le Duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, si je vous avois d'aussi grandes obligations que vous prétendez, la conservation de votre faveur à la cour prouveroit que je suis reconnoissante. Je sais de quelles obligations vous voulez parler: mais un homme qui a un peu de respect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, deyroit en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis longtems pour vous, & je désire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels sont mes sentiments, sur lesquels je vous prie de vous régler, en vous recommandant de devenir, s'il est possible, raisonnable, juste & modeste, &c.

L E T T R E XXXVIL

A la Comtesse de Baschi.

J'AI vu Madame de Lussac, qui m'a donné un baifer pour elle & un pour vous: je
E lui

lui ai fait beaucoup de caresses, parcequ'elle
 est votre amie, & qu'elle veut bien être la
 mienne. En vérité, ma belle Comtesse, vous
 avez de jolies amies: la beauté cherche la
 beauté: cela n'arrive gueres parmi les fem-
 mes, mais vous n'êtes pas une femme comme
 les autres. Vous avez, avec toutes les graces
 de notre sexe, tout le mérite d'un galant
 homme, & c'est surtout pour cela que je
 vous aime. La mort de Madame de Crussol
 est étrange. Comment! enlevée en deux
 jours par une petite fièvre. Les Amours ont
 sans doute bien repandu des larmes: que les
 belles femmes qui se portent bien, vont avoir
 peur! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien
 de durable sur la terre: on apporte au mon-
 de un joli visage, & voilà qu'il se ride en
 moins de trente ans; après quoi une femme
 n'est plus bonne à rien. Ceci m'afflige: par-
 lons d'autre chose. Savez-vous bien qu'à
 près le plaisir de vous voir, ou de vous écri-
 re, un des plus grands pour moi est à pré-
 sent la lecture? Voilà comme les goûts
 changent: je ne pouvois pas lire à dix-huit
 ans. Mon auteur favori est Voltaire: c'est
 un homme enchanter qui plaît toujours, &
 qui persuade tout ce qu'il veut: je ne crois
 pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit,
 plus d'éloquence & plus d'humanité. Avez-
 vous lu son *Eroffaise*? Connaissez-vous la
 tendre

tendre Lindane, le malheureux Montrofe, le généreux Murray & le vilain Frélon? Tout cela est charmant: j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frélon, si je l'avois eu auprès de moi, je lui aurois craché au visage; car son caractère fait peur. Je suis étonné que Voltaire fasse de si belles choses à son âge, & qu'il soit si gai, si humain; car la vieillesse est dure, & toujours de mauvaise humeur. Tous les vieux visages que j'ai connu, étoient chagrins, bizarre, bourus, ne rioient jamais, & haïssoient surtout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge, je craignois presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure. Mais l'exemple de Mr. de Voltaire me rassure, & fait voir que c'est le vice de l'homme, & non pas de l'âge: il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je serai gaie; mais je tâcherai d'être contente & résignée. Cependant, entre nous, je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour revenir à l'*Ecoffaise*, (car je suis en train de causer,) si vous ne l'avez pas lue, lisez-la; & si vous l'avez lue, relisez-la encore, vous y trouverez de nouvelles beautés; après quoi faites une priere pour la conservation de l'auteur, qui est très-bon Chrétien, quoi que disent les ignorans & les jaloux.

Mais à propos de Chrétiens, savez-vous que la jeune Marquise de Pecquigny a quitté le rouge & couvre sa gorge? Elle étoit hier à la messe du Roi, belle & modeste comme un ange, & prioit Dieu avec une dévotion qui faisoit enrager les hommes, & plaisoit beaucoup aux autres femmes par le même motif: car c'est une redoutable rivale de moins. Je vous embrasse tendrement, ma chere Comtesse; vous voyez par la longueur de ma Lettre, combien je vous aime, &c.

LETTER XXXVIII.

À la même.

COMME je m'ennuie, & que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire; c'est un remède qui m'a toujours réussi. Il se passa hier au cercle une scène que je veux vous raconter la première. Il y avoit un Maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas longtems, une bataille & son honneur. Cependant il paroît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant: il y a des fronts d'airain. La Duchesse de S... (*) qui ne perd jamais l'occasion de se rejouir aux dépens des autres, se tourna vers la mere du héros, & lui dit gravement: „Hélas, Mada-

„me,

•) St. Simon.

me , comment reçutes - vous la nouvelle
 "de la disgrâce de Mr. votre fils ? Dormiez-
 "vous ? Mangiez vous ? Vous cachiez-vous
 "de honte ? Aviez-vous envie de mourir ? ,
 Tout cela fut dit avec le ton que vous savez.
 Le Maréchal , qui est philosophe , n'a pas
 voulu se quereller avec une femme : mais il
 alla se plaindre au Roi , qui se mit à rire ,
 & lui demanda s'il avoit peur de la langue
 d'une femme ?

J'aurai soin de la petite Valbelle , parce
 qu'elle est belle & douce , & que vous la
 recommandez : cependant je vous dirai en
 passant que j'ai déjà bien des filles , dont je
 ne suis pas la mère , & que les tems sont
 difficiles . Mais après tout , il faut faire du
 bien , & j'en ferai tant que je pourrai . L'é-
 clat de la cour a d'abord ébloui la petite
 personne , comme il arrive à tous ceux qui
 la voient pour la première fois : j'ai eu aussi
 cette faiblesse , mais il y a long - tems que
 j'en suis guérie . J'espére que cette jeune
 fille regardera bientôt avec indifférence ce
 qu'il faut lui permettre d'admirer quelques
 momens . Mais si cette folie lui dure deux
 mois , je la renverrai comme indigne de vo-
 tre amitié & de la mienne . Adieu , ma che-
 re ; le pauvre Marquis veut vous faire ses
 complimens malgré moi , & ce ne sont peut-
 être que des complimens : mais moi je vous

embrasse avec toute la tendresse possible, comme aussi votre petite fille: je souhaite qu'elle ressemble à sa mère, &c.

LE T T R E XXXIX.

Au Marquis de BEAUFORT.

1760.

J'ai reçu avec bien du plaisir votre Lettre & votre beau mémoire sur vos négociations en Espagne: il paroît que ce grand coup de politique réussira plus facilement qu'on ne l'avoit cru. Après tout, c'est l'intérêt de toute la maison de Bourbon en général, comme c'est la seule ressource de celle de France en particulier. Ce *pacotille de famille* étonnera les Anglois: mais il ne s'agit pas seulement de les étonner, il faut encore les faire craindre. On trouve que le plan est très bien concerté dans toutes ses parties. Le Roi de Portugal, qui est le prémier sujet des Anglois & leur tributaire, sera forcé de se déclarer; & quoi qu'il arrive, ceci produira une diversion qui ne peut être qu'avantageuse à la France, & embarrassante pour ses ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec lesquelles vous conduisez cette grande affaire, malgré les difficultés sans nombre que vous trouvez

dans

dans l'irrésolution du conseil d'Espagne & la faction Angloise. La faveur du Roi & l'estime générale de votre patrie seront votre récompense: souvent un bon négociateur est plus utile à un Etat qu'un bon Général, & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami; nous espérons lui devoir notre salut. Conservez-vous pour le service de votre Roi, & pour le bien de votre nation. Je suis &c.

LETTRE XL.

Au Marquis de CASTRIES.

Novembre 1760.

Je vous remercie de votre Lettre, & surtout de votre victoire *). Cette petite affaire que vous venez d'avoir avec le Prince de Brunswick, est une consolation dans le torrent de calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le Roi est fort content; & quant à moi, je suis charmée que ce soit à vous que nous ayons cette obligation: vous n'avez pas trompé nos espérances comme tant d'autres. Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion, montrent que les François n'ont besoin que d'un bon Chef pour bien se battre. On dit

E. 4. des

*) A Clostercamp.

des merveilles du brave régiment d'Auvergne, qui a aussi le plus souffert. Le Prince de Brunswick est toujours à craindre, & sa retraite n'est pas celle d'un homme qui à peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pieces sa petite armée : mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne sont ni justes ni raisonnables. Adieu, Mr. le Marquis, vous êtes un homme admirable ; envoyez toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand besoin. Tout le monde vous aimoit, à présent on vous estime beaucoup ; & je connois une personne qui fera tout son possible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillez à votre gloire, &c.

LETTRE XLI.

Au Comte d'AFFRY.

6 Novembre 1760.

Jes ne fais pas si la mort du vieux Roi George occasionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous aurons très-peu à espérer & beaucoup à craindre. Le gouvernement Anglois est très-different des autres. C'est le peuple qui fait la guerre, plutôt que le Roi : les Princes meurent, mais l'esprit général subsiste, & cet esprit

est

est contre nous. Le nouveau Roi est très-jeune; il doit haïr Pitt autant que son grand-pere le haïssoit; mais ce Ministre conservera son poste malgré lui, parcequ'il a la faveur populaire. Le seul moyen de nous procurer la paix, s'eroit de vaincre: les victoires sont plus efficaces pour cela que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des Hollandois sont pour nos ennemis: cela est étonnant, mais possible. Est-ce parceque les Anglois désolent leur commerce, enlevent leurs vaisseaux, & leur font déjà sentir qu'ils aspirent au commerce général & exclusif de l'Europe? Au reste, c'est la faction d'Orange qui nous veut du mal: les Etats sont pour nous; la . . . n'est rien, elle hait & aime sans justice & sans raison. Les Etats-Généraux paroissent fort irrités contre les Anglois à cause de leurs pirateries: croyez-vous que leur indignation puisse aller jusqu'à une rupture? Voyez, examinez tout, continuez à bien servir le Roi, & à faire honneur à ceux qui vous estiment. Je suis, &c.

LETTRE XLII.

Au Duc de WÜRTZEMBERG.

6 Mai 1760.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de respect la Lettre dont votre Altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'Empire & la nôtre avec un zèle, qui, à ce que j'espére, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes feront traitées comme les nôtres; & si elles en partagent les travaux & les périls, elles en partageront aussi l'honneur & les avantages. Mais je crois, Monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris: il y a mille choses, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit ou par des négociateurs. Nos Ministres espèrent que vous ramènerez dans notre armée la fortune, qui nous a été si contraire jusqu'à présent: je l'espére aussi: de bonnes troupes & un bon Général ne se laissent pas vaincre aisément. Je suis, &c.

LET.

L E T T R E X L I I I .

Au Duc de BELLE-ISLE.

EN vérité vos faiseurs de projets sont des gens admirables; il n'y a rien d'impossible pour eux; ils trouvent des moyens pour tout; & je ne doute pas que, si le Roi avoit envie de la tour de porcelaine de Nankin, ou de la vigne de diamans du grand Mogol, ces Messieurs ne trouvassent la chose fort facile & ne donnaissent une méthode pour les transporter à Paris. Le mémoire en question est un chef d'œuvre d'impertinence, & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites-maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que, pour acquitter les dettes de l'Etat, il faudroit seulement que le Roi fit banqueroute tous les quinze ans. Si le Roi faisoit une banqueroute suivant ce système, je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde. Il vaudroit autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adressé d'Hollande l'année dernière, & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie

rie sur la misere du royaume: mais j'apris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au Roi deux cens millions annuels par une seule taxe & sans souler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger tous les sujets à réciter tous les jours un *rosaire*, faute de quoi ils payeroient cinq sous pour chaque omission. Comme les François ne sont pas dévots, disoit l'auteur, ils seront presque tous les jours en faute, ce qui produira des sommes immenses. Il finissoit par demander une place pour sa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent, & non pas de faire des projets. Chaque nouveau Contrôleur-Général promet des merveilles; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas, & on est obligé de s'en désfaire pour le remplacer par un autre, à qui un troisième succéde bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable; les peuples sont pauvres, murinurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie. Notre crédit est perdu. Les Anglois sont heureux, & nous sommes sans ressource & sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la France? Il nous faudroit

faudroit la paix : mais comment l'obtenir, & comment continuer la guerre ? Le bon cœur du Roi souffre cruellement dans ces calamités publiques : n'y auroit-il pas moyen, Mr. le Duc, de le soulager en soulagéant son peuple ? Je serois bien-aise de vous voir : j'ai mille choses à vous dire, &c.

LETTER XLIV.

A la Comtesse de Baschi.

1760.

Je suis bien fâchée, mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre Duc de Würtemberg, que nous avons vu si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. En vendant au Roi ses douze mille hommes, il stipula qu'ils formeroient un camp & un corps à part ; ce qui lui fut accordé. Le Roi de Prusse, apprenant qu'il s'étoit mis à la solde de France, après avoir été à celle de l'Impératrice, écrivit ce billet au Prince Ferdinand de Brunswick : „Le Duc de Würtemberg est, dit-on, „avec les François : le Prince héritaire, „mon neveu, seroit bien de lui donner une „petite leçon.., Il vient de recevoir cette leçon,

leçon, sans en être plus sage. Le Maréchal de Broglie lui écrivit après son désastre pour l'inviter à se réunir à son armée, & à ne plus camper à part, de peur des conséquences; ce qu'il refusa: sur quoi le Général François à reçu ordre de renvoyer cet ami incommodé & inutile dans son pays. Mais laissons-là le Duc de Wurtemberg. Je viens de lire le *Russe à Paris*, & je trouve qu'il ne raisonne pas mal pour un Russe: il a bien raison, la France n'est plus qu'un vaste tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, & dont la race est presque éteinte: il n'y a plus que bassesse, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens, & une extrême misère. O France! qu'est devenue ta gloire? Vous vous moquez de moi, Madame, avec votre comédie des *Philosophes*: c'est un libelle grossier & sans esprit; j'ai bien eu de la peine de la lire jusqu'au bout, & je suis étonnée que les magistrats aient permis la représentation d'une satyre personnelle. Mais quel est donc ce Palissot, qui se donne pour le protecteur de la religion & de la vertu contre des gens de Lettres qui passent pour religieux & vertueux? Cet homme-là a mauvaise réputation. On a voulu me présenter Mr. Palissot comme le bel-esprit à la mode: mais j'ai refusé de le voir; j'aime-
rois

rois autant, Dieu me pardonne, voir l'illustre Mr. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni? Le Comte est-il toujours de bonne humeur? Quand vous verrai-je? M'aimez-vous toujours? Voilà bien des questions de femmes. Adieu, vous savez que *femina co-sa garrula e loquace.* —

L E T T R E XLV.

A la même.

1760.

Vous me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni mauvaise compagnie? J'écris, Madame; je barbouille du papier, comme tant d'autres; je fais des Mémoires sur ma fortune singulière, & sur les choses que j'ai vues, qui sont plus singulieres encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaisir, & qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirai bien des vérités désagréables pour certaines gens; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des sots ou des malhonnêtes gens. Cependant ces Mémoires ne verront la lumière que lorsque je ne la verrai plus: par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas & haïssables, dont je fais

fais mention dans mon histoire véritable ; car les morts se moquent des vivans. Mais vous, Madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes ? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant hermite *) de Ferney ? Pensez-vous à moi ? Priez-vous Dieu pour ceux qui vous aiment ? Toutes ces occupations sont bonnes & louables : c'est pourquoi je devine que ce sont les vôtres.

J'ai honte que de jeunes personnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, sans que j'aie le courage de les imiter : je le méprise sincèrement, mais je voudrois faire plus. La belle Comtesse de Neuville vient tout à coup de se jeter dans la haute dévotion ; elle entend tous les jours quatre-messes, communique toutes les semaines, & ne jette jamais la vue sur un homme : elle ne voit que son mari & son confesseur. Je loue beaucoup sa résolution & son courage : mais j'ai peur qu'elle ne persévére pas, & ce feroit bien dommage. Convertissons-nous aussi, mais sans faire de bruit ni d'éclat, & sans affecter rien. Adieu, ma très-chère ; si cet avis ne vous plaît pas, dites mieux, &c.

LET.

*) Mr. de Voltaire.

LETTRE XLVI.

A Monsieur BERRIER.

1761.

Les François sont admirables: le bon peuple! Qu'un Roi est heureux d'avoir de pareils sujets! Nous allons donc avoir une puissante marine, qui sera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise & enchantée de ce zèle qui anime tous les ordres de l'Etat pour fournir des vaisseaux à l'Etat. Ceux qui prétendent que l'aimour de la patrie est plus fort dans les républiques que dans les monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un Etat libre, où les particuliers aient fourni trente vaisseaux de ligne de leur plein gré, sans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le Roi est attendri: jamais il n'a tant aimé son peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard: au reste il ne sera pas perdu pour cela, & servira dans une autre occasion. Les Anglois haïssent les François de tout leur cœur, & les François les détestent sincérement: ils sont toujours en guerre, du moins en intention; & quand ils mettent bas les armes par lassitude ou par épuisement, c'est pour les reprendre avec plus de fureur. Mais Monsieur, ne pourroit-on pas tenter quelque entreprise

treprise pour le moment ? L'Angleterre est entièrement dégarnie : ses flottes nous poursuivent dans les deux Indes. Ne pourroit-on pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative, qui ne seroit peut-être pas aussi infructueuse que la première ? Voilà ce qui m'a passé par la tête depuis quelques jours ; & si c'est un rêve, c'est du moins le rêve d'une bonne Frangoise. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez ; je n'en parlerai à personne, pas même au grand Seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour son fils ; je crois qu'il le mérite : c'est une famille où le courage est héréditaire, & qui a toujours bien servi. Pour l'expérience, elle viendra ; il est jeune. J'aime les jeunes gens ; ils sont dociles & aiment à s'instruire. Pour les vieux, ils sont intractables ; quand ils ont une fois pris leur pli, ils sont insupportables, en af-faires comme en amour.

Ce que vous appelez ma faveur, c'est peu de chose : ce n'est pas elle qui vous soutient, mais votre mérite ; vous lui devez tout, pensez y bien. Quelquefois on m'écoute, souvent on me contredit : quelquefois je donne de bons conseils, souvent on m'en attribue de mauvais : mais en général comptez que mon pouvoir est bien borné, & je ne serois pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne

vivre

vivre que pour moi. Cependant j'aime & fers de tout mon pouvoir ceux qui servent bien le Roi & l'Etat. Comme vous êtes de ce nombre, il m'est impossible de ne pas vous vouloir du bien: laissez crier vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens.

Je suis, &c.

LETTRE XLVI.

Au Comte de S. FLORENTIN.

MONSIEUR le Comte, je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs, & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille, où l'honneur & les talens sont comme naturels. Ces motifs vous suffiroient pour l'avancer: mais il falloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment une Lettre de Mr. de Paris, qui me demande familièrement des choses impossibles, quoique je lui eusse déjà dit que je n'avois ni le pouvoir ni l'inclination de le servir. Je vous prie de le lui dire encore, car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte hardiesse de ces Messieurs: quand une fois ils se font mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du ciel, ils parlent & ils agissent avec une hauteur que

F 2 Dieu

Dieu ne doit pas approuver, & qui est certainement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent, mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine, Mr. le Comte, que votre département doit être le plus désagréable de tous; car si vous voulez parler raison aux ecclésiastiques, ils vous contredisent par un passage de la Bible: je suis en peine de savoir, si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommodé. Il est vrai que nous avons l'autorité en main, ce qui les fâche beaucoup: gardons-la avec soin, & faisons la craindre, de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour, & ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais à propos de mon jeune homme, si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne, il attendra: je ne vous demande pas de déplacer personne, ni de faire injustice à un autre pour m'obliger. Je suis, &c.

LETTRE XLVIII.

*Au Cardinal de BERNIS *).*

VOTRE situation me touche, quoique vous l'ayez méritée; & si je pouvois changer votre fortune, je le ferois encore, com-

* D'abord Ambassadeur à Vienne, puis Ministre d'Etat.

me si vous en étiez digne : mais il y a des choses que je ne puis ni demander ni obtenir. Souvenez-vous de ce que vous étiez il y a quelques années : vous étiez pauvre, mais heureux & aimable; votre ambition & mes bontés vous ont gâté. À peine avez-vous été employé dans les affaires qu'on s'est apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le talent de faire de petits vers & celui du gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous, m'affligoient: mais je n'osois vous croire incapable, & j'attribuois au défaut d'expérience, ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumières. J'espérois toujours, jusqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement à me plaindre de vous: néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenoit, & si vous avez à la fin été sacrifié, ce n'est pas à moi, mais au bien de l'Etat. Mais parlons sérieusement: pourquoi déplorez-vous si amèrement votre pretendue disgrâce? Qu'avez-vous perdu? Les inquiétudes & les tourmens de l'ambition; & vous avez retrouvé le repos & la liberté avec un grand revenu & de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une chose,

c'est de ne pas sentir votre bonheur actuel, & de regretter le trouble, les inquiétudes & les peines qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très vraies, quoique mon cœur ne les sente pas aussi bien que ma raison; & si j'étois à votre place, peut être serois-je aussi foible que vous: mais j'en rougirais & ne le dirois à personne. Je suis honteuse de vous prêcher: c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations, pour m'encourager à souffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au sujet de votre Lettre, voici ma résolution que je ne changerai jamais. Je ne m'opposerai jamais à votre retour, ni aux faveurs qu'on pourra vous faire & que vous désirez: mais si cela arrivoit, ne prenez pas la peine de m'en savoir gré; car soyez sûr que je n'y aurai aucune part, &c.

L E T T R E XLIX.

A Monsieur de Bussy.

Nous avons d'abord jugé par les propositions extravagantes de Mr. Stanley, que la cour de Londres n'étoit pas sérieusement disposée à la paix; & vos dépêches le confirment. Mr. Pitt est un chicaneur, qui

ne

ne traite pas de bonne foi: il joue la comédie. Cependant il faut continuer jusqu'au bout, & mettre les Anglois dans leur tort à la face de toute l'Europe, en exposant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici, que dans le fonds ils n'en aient presque autant besoin que nous. Leur dette est immense, & augmente tous les jours: les soldats & les matelots commencent à leur manquer; & je ne sais pas si leur crédit, qui est leur seul soutien, pourra se soutenir encore long tems. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne sont que des guerres des marchands, & n'en sont que plus difficiles à terminer, parce que l'esprit de commerce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres, qui font de grandes fortunes par la ruine & le massacre de leurs compatriotes mêmes, voudroient que ce jeu cruel durât toujours: ils peuvent aisément acheter le Ministere & le Parlement dans un païs où tout est à vendre; de sorte que, lorsque les marchands ont déclaré la guerre à la bourse de Londres, il faut qu'elle se déclare à St. James six mois ou un an après. Voilà le grand obstacle qui s'oppose à la paix, jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre ait des Ministres assez honnêtes gens pour aimer le bien public, & mépriser les clamours & l'argent de ceux qui

qui s'enrichissent par la désolation des peuples. Vous dites que votre situation à Londres est bien désagréable: je n'en doute pas. Vous êtes exposé aux insultes d'un peuple brutal, & au mépris d'un Ministre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience: souffrez généreusement pour votre Roi & votre patrie; c'est la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations, conduisez-vous avec modestie, sans bassesse: la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative, tâchez surtout de vous faire honneur & à vos amis. Présentez mes très humbles respects à cette personne qui a beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous: concerdez-vous avec elle; faites-nous des amis; opposez, s'il est possible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas & intéressés, qui préfèrent la guerre qui les enrichit, à la paix qui n'enrichit que la nation. Je suis, &c.

9 FE 70

Fin de la première Partie.